

Je n'ai jamais vu de Laurin l'Aixois que sa peinture.
Je l'ai vue sans qu'il soit présent, sans qu'il se croit obligé
de chercher des mots pour me dire le pourquoi des choses.

Cendrars m'avait parlé de l'homme en quelques mots.
Quelques mots de Cendrars valent le plus brillant des curri-
culum vitae.

Faubourg Saint-Martin, j'ai poussé un après-midi gris
de l'automne la porte de l'atelier refuge où Laurin entrepose
son œuvre.

Une lumière de Paris, traîtresse un peu à la manière des
néons des vitrines, tombait sur un monde en fusion brassé
en pleine pâte, comme par un Vulcain amoureux de formes
puissantes et sereines à la fois.

Tout était là sur les panneaux : le goût du pain, l'odeur
de la terre piochée, le vol du geai pailleté de bleu aux ailes
tout ce qui fait la vie et ce qui la défait, et les lignes gui-
dant des rythmes dans l'espace.

Sur le sol un pastel disait l'accord des choses humbles,
un cyclone dévorait le temps rouge et noir...

De la peinture comme on n'en voit plus guère de nos
jours. Une œuvre grave, mûrie, passionnée, l'œuvre type
d'un solitaire qui transmet ce qu'il sait, une œuvre de vérité.

Je pourrais à présent dire le visage de Laurin sans
pourtant l'avoir vu. En regardant, tout seul, les toiles j'ai
traversé la passion de l'homme et c'est la seule façon qui
soit de les connaître.

Jean Bouret